Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 115 (1970)
Heft: 7

Artikel: L'échelon de ravitaillement, vu dans le terrain
Autor: Nicati, Alain
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343573

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'échelon de ravitaillement, vu dans le terrain

1. *Considérations générales*

Introduisons brièvement la question. Au départ en campagne, le commandant d'un corps de troupe peut retirer de chacune des unités l'ensemble des moyens de soutien. Il constituera ainsi *un échelon de ravitaillement* comprenant les impédimenta du corps de troupe : réserves de munitions, cuisines, matériel et vivres. A cet échelon se joindront une partie des sanitaires, les équipes de munitions, tous les artisans, cuisiniers, et autres gens du voyage sur les ponts de camions.

Cela correspond toutefois ipso facto à la constitution d'une compagnie supplémentaire qui se divise alors en

— un échelon de soutien avancé, dit ESAVA,

— un échelon de soutien arrière, dit ESARI.

ESAVA forme une demi-unité légère, comprenant une petite dotation de munitions et de carburant, des moyens de secours sanitaires et l'ensemble des cuisines (sauf celle d'ESARI).

ESARI regroupe le reste des trains, soit le solde des munitions et du carburant, le gros du matériel, l'échelon de réparation, et sa propre cuisine.

Le fonctionnement correct des échelons de soutien arrière et avancé est la base du ravitaillement du corps de troupe en campagne. En soi, ce n'est pas une chose compliquée ; elle demande toutefois le respect de certains principes.

En premier lieu, la marche du service doit se dérouler de manière impeccable dans chacun des échelons ; si on veut être utile à quelque chose, il faut commencer par être soi-même organisé. Ensuite, le système doit être clairement connu de la troupe et notamment des cadres subalternes (les premiers intéressés, qui sont les sergents-majors et les fourriers, ont encore trop à apprendre à ce propos). ESAVA et ESARI ne peuvent fonctionner que si *chacun*, de l'homme du rang au commandant, en connaît l'existence et la mission.

2. *Pratiquement, que signifie tout cela ?*

Premièrement, que la complexité et la grandeur de cette unité de soutien ne doivent pas être sous-estimées. Selon l'importance des moyens de soutien du corps de troupe, on pourra grouper ainsi jusqu'à une centaine de véhicules et presque deux fois autant d'hommes représentant une quinzaine de spécialités.

Deuxièmement, qu'une telle unité demandera un commandant, condition sine qua non d'une marche correcte du service. Il est désigné par le commandant du corps de troupe et répond de cette nouvelle unité pour la durée de son engagement, que ce soit une demi-journée ou la durée des manœuvres. En guerre, ce sera durant les périodes où le corps de troupe est au combat.

Troisièmement, qu'il faut donner à ce commandant des moyens de commandement (on retombe ici sur le problème des cours de conducteurs)[1] ; cela entend au moins un officier de compagnie et un chef pour chacun des échelons avancés et arrière. Ces officiers doivent être qualifiés, car la conduite d'une troupe aussi disparate et inhabituelle n'est pas chose facile. Songer, par exemple, à l'importance des liaisons, notamment... pour convoquer éventuellement lesdits officiers aux cours radio de commandement !

De ce qui précède, on peut déduire que l'échelon de ravitaillement ne peut pas s'improviser dans les heures qui précèdent le départ de la troupe en campagne. C'est une organisation qui doit être pensée à l'avance, instruite et exercée.

Mais comment ?

Dans ce sens, l'ancien commandant du Bat expl 1 que nous sommes a fait une expérience très positive, qu'il poursuit d'ailleurs dans un autre corps de troupe : aussi pensons-nous intéressant de faire part de quelques réflexions que nous ont inspiré ces commandements.

L'instruction en la matière, qui se déroulait pendant les deux premières semaines du CR, s'est effectuée chaque année dans *deux exercices* de conception très simple.

Ce qui avait été ainsi exercé était répété ensuite pendant les manœuvres.

[1] Voir R.M.S., janvier 1970.

Le *premier exercice* s'exécute d'une manière très formelle, sur un emplacement propice à l'instruction de détail. Il consiste à :

1. Réunir les éléments de l'échelon de ravitaillement et les placer sous le commandement des chefs prévus et orientés à ce titre ;
2. Inspecter chaque échelon en détail, corriger les manquements, et instruire la troupe sur le fonctionnement d'ESAVA et d'ESARI ;
3. Ravitailler les unités du corps de troupe, pour le repas de midi, depuis ce lieu de rassemblement.

Le *second exercice* est semblable au premier, à cette différence qu'il se passe en campagne, avec ce que cela suppose comme déplacements et installations dans des stationnements provisoires.

Les enseignements qui découlent du premier et du second exercice se sont assez bien répétés, d'année en année, pour que nous puissions les énoncer d'une manière générale.

3. *Ce qui ressort du premier exercice*

On constate tout d'abord le problème que pose l'uniformité des tenues. Certes, dans un ordre général préalable concernant le soutien, celles-ci ont été prévues dans le détail : toutefois, on a « interprété », le plus souvent par commodité.

Par exemple, dans telle compagnie, les cuisiniers n'ont pas de masque à gaz. Ici, les sous-officiers spécialistes n'ont pas de coiffe au casque (nous ne les portons jamais, etc.). Là, les mécaniciens n'ont pas de toile de tente (il fait beau ce matin). Il n'y a ni sergent-major, ni fourrier à disposition : le premier avait du travail au bureau, et tout le monde a vu le second en tenue de quartier dix minutes avant le départ du détachement !

Jetons maintenant un coup d'œil aux véhicules, dont le service de parc de marche est censé être fait dès l'arrivée et avant l'annonce du détachement. A ce propos, l'auteur de ces lignes a eu la visite de son commandant de division à cette phase de l'exercice, il y a quelques années, et le souvenir lui en est resté. Pour un officier automobiliste, annoncer une telle bande de « Bourbakis » était un triste moment...

Il vaut vraiment la peine de prendre le temps d'inspecter chaque véhicule. Et cela depuis l'état de propreté des vitres jusqu'au contenu des différents coffres : le chauffeur sera souvent le dernier homme de

l'unité à mourir de faim ou de froid, par contre il sera assez facilement gazé, si on en juge par l'ajustement de son masque.

Pour en revenir à l'exercice, on remarquera ensuite que peu des participants connaissent la raison de leur présence. Il faut donc procéder à l'orientation de la troupe, qui soulève du reste toujours beaucoup d'intérêt. Il vaut la peine de dire ici à quel point chacun de ces soldats aimerait « faire quelque chose » en manœuvres, plutôt que d'être transporté quatre jours et trois nuits sur un chargement de couvertures, sans savoir pourquoi. Ce problème à lui seul justifie à notre sens le « jeu » des échelons de soutien.

Comme tout ce qui précède prend chaque fois plus de temps que prévu, les repas ne suivent pas l'horaire : à ce stade, il y a toujours au moins un chef de cuisine qui se distingue par un certain manque de sens pratique. Tandis que ses camarades vérifient leurs pot-au-feu qui ont mijoté en autocuiseur pendant l'instruction, il commence seulement à peler ses choux et ses patates ; par bataillon, il est prudent de prévoir qu'au moins un des commandants se plaindra avec indignation que son unité a mangé vers 16 heures le repas du milieu du jour !

4. *Et du second exercice*

En général, les tenues sont correctes au second rassemblement : tout y est. Les hommes semblent avoir compris qu'en guerre, on ne retrouvera plus son unité organique pendant quelques jours ou quelques semaines.

L'état des véhicules est généralement meilleur et les repas mieux adaptés à un service en campagne.

On peut donc commencer à faire mouvement avec ESAVA et ESARI.

C'est alors que surgiront les problèmes que pose l'installation de chacun de ces échelons dans les localités prévues à cet effet. Connaît-on les différentes manières de se garder ? Où les sentinelles sont-elles placées ? Comment la liaison joue-t-elle dans le sein de l'unité et vers le haut ? Qu'en est-il du degré de préparation de chacun des échelons ? (et quel temps a-t-on fixé pour le degré de préparation I d'ESARI ?).

Où se trouvent les différents éléments ? Parce qu'enfin, de loin, toutes les cuisines se ressemblent, et il n'y a rien qui ait autant l'appa-

rence d'une remorque bâchée (surtout de nuit) qu'une autre remorque bâchée.

Parlons maintenant de la poste de campagne : en manœuvres, en guerre, il faudra bien la distribuer à tout l'échelon de ravitaillement. Est-ce que le fourrier, l'ordonnance postale, connaissent l'emplacement de chacun ?

Et la visite sanitaire ? Ne vaudrait-il pas la peine de faire participer le médecin de bataillon à l'exercice, ne serait-ce que pour le lui montrer ?

Enfin, les rétablissements : ont-ils été prévus, sous quelle forme ? Et les nettoyages d'armes ? Qui les inspecte ?

On voit, par ces quelques idées très simples, très concrètes, sur quoi portera la critique du second exercice. Il en ira comme de celle du premier ; il faudra choisir : on ne pourra vraiment pas tout dire, il y aurait trop...

5. *Conclusions*

Dans une table ronde radiodiffusée le 29 décembre dernier, le Chef de l'Instruction insistait sur la nécessité de savoir concentrer les programmes d'instruction sur les seuls éléments vraiment nécessaires[1].

Cette directive peut s'appliquer littéralement au jeu des échelons de soutien : *faire peu, mais le faire bien.*

Cela suppose des choses, au fond, toutes simples :

— une organisation claire pour ESAVA et ESARI,

— un certain « rodage » de ces échelons et de leurs cadres,

— l'établissement et le contrôle de liaisons aussi bonnes que possible, tant internes que vers le haut,

— le respect d'une stricte marche du service.

Mais ces choses toutes simples doivent être instruites systématiquement, contrôlées et corrigées.

Il faudra exiger une discipline très stricte ayant notamment pour but d'obtenir de chacun ce qu'il sait *faire*, mais que des raisons de commodité personnelle lui font essayer d'éviter.

On s'efforcera de créer un *esprit de corps* dans cette unité ad hoc dont les hommes ne se connaissaient pas la veille.

[1] RS, chiffre 102. Réd.

Enfin on « orientera » chacun sur la situation tactique. Le développement actuel des opérations dans les trois dimensions peut amener des événements fort désagréables, en cas de relâchement de la vigilance entraînant, par exemple, la perte de nos réserves de munitions, de subsistance et de matériel.

* * *

Tout au long de ces propos, nous avons parlé de « corps de troupe », sans préciser s'il s'agissait du bataillon ou du régiment.

En se rapportant aux considérations qui précèdent, nous admettons qu'il faut tout d'abord éviter que le problème ne devienne académique et chercher la solution *pratique* la meilleure possible. Elle dépendra probablement du type de régiment, des moyens en officiers disponibles et peut-être aussi du style de commandement du corps de troupe.

Si l'échelon de ravitaillement est constitué au niveau du bataillon, ESAVA sera facile à actionner (tout au moins relativement). Les liaisons seront plus courtes et la situation présente mieux connue de tous.

Par contre, ESARI ne pourra qu'être mal doté en moyens de commandement et sera trop faible pour avoir une réelle raison d'être.

Si l'échelon de ravitaillement est réalisé au niveau du régiment, l'organisation de son commandement sera beaucoup plus sérieuse. On aura des officiers à disposition, on trouvera des moyens de commandement et ESARI justifiera la marche du service d'une compagnie. De ce fait, le niveau de la discipline se maintiendra : des déplacements ennemis ne devraient pas surprendre cet échelon sans se heurter à un système de défense et surtout sans qu'on l'apprenne à l'échelon supérieur. ESAVA sera par contre trop éloigné des unités qu'il doit ravitailler. La liaison entre l'unité et sa cuisine sera très aléatoire, via le bataillon... lequel a souvent d'autres soucis momentanés que d'envoyer un camion à un commandant de compagnie. Or, un des buts de l'exercice est justement de permettre la distribution régulière de la subsistance.

Doit-on alors pencher vers une solution intermédiaire et laisser ESAVA aux bataillons, tandis qu'ESARI serait une affaire de régiment ? Pourquoi pas ? Il nous est difficile de prendre position pour une solution que nous n'avons jamais expérimentée et nous laissons chaque lecteur conclure...

Major Alain NICATI